

LORD BYRON

POLIDORI

# LE VAMPIRE



 Editions  
Humanis

*Lord Byron & John William Polidori*

# Le Vampire

Traduit par Henri Faber

**Editions Humanis**

Collection Classiques

# Table des matières

**Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 8 illustrations - 6 notes de bas de page - Environ 63 pages au format Ebook.  
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<a href="#"><u>Remarque sur cette édition numérique.....</u></a>	<a href="#"><u>4</u></a>
<a href="#"><u>Préface.....</u></a>	<a href="#"><u>5</u></a>
<a href="#"><u>Introduction.....</u></a>	<a href="#"><u>8</u></a>
<a href="#"><u>Le Vampire.....</u></a>	<a href="#"><u>11</u></a>

# Remarque sur cette édition numérique

Cette édition a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger. Tout mail qui nous sera adressé dans ce but vous donnera droit au remboursement de votre ouvrage.

*Illustration de couverture : Composition inspirée de « Saint François d'Assise dans sa tombe » par Francisco de Zurbarán.*



**Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !**

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde  
BP 30513  
5, rue Rougeyron  
Faubourg Blanchot  
98 800 - Nouméa  
Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis.com](mailto:luc@editions-humanis.com)

---

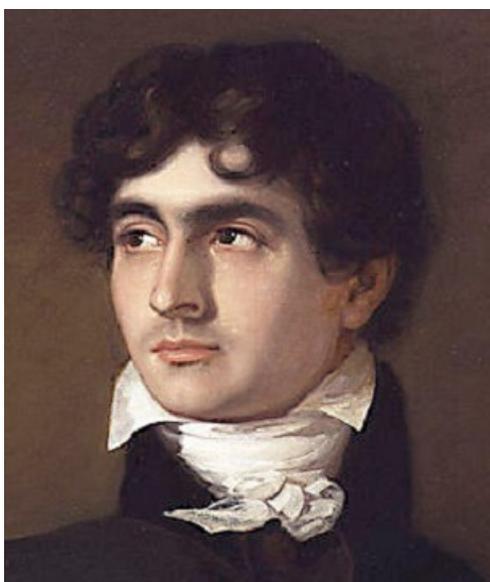
ISBN : 979-10-219-0003-5.  
Juillet 2012.

# Préface

Ce livre est une ré-édition d'un ouvrage paru initialement en 1819 en France, chez l'éditeur Chaumerot-Jeune.

La nouvelle originale, "The Vampyre" a d'abord été publiée le 1er Avril 1819 par Henry Colburn dans le *New Monthly Magazine* avec la fausse attribution "Un conte de Lord Byron"<sup>1</sup>. Le nom du protagoniste de l'histoire, "Lord Ruthven", a contribué à cette hypothèse, car il avait déjà été utilisé dans la nouvelle *Glenarvon* de Lady Caroline Lamb (chez le même éditeur), dans laquelle un personnage qui évoquait très visiblement Byron portait le nom de Lord Ruthven. Malgré les dénégations répétées de Byron et Polidori (le véritable auteur de *The Vampyre*), la confusion perdura longtemps sur la paternité de cette nouvelle.

Le conte a ensuite été publié sous forme de livre par *Sherwood, Neely, and Jones - Paternoster-Row*, en 1819 sous le titre « *The Vampyre ; A Tale* » en 84 pages. Dans cette édition, l'œuvre est encore attribuée à Lord Byron. Dans les éditions suivantes, le nom de Byron fut retiré et remplacé par celui de John Polidori.



*John Polidori par F. G. Gainsford (extrait)*

L'histoire a connu un succès populaire immédiat<sup>2</sup>, en partie grâce à son attribution à Byron et en partie parce qu'il a exploité l'ambiance d'horreur gothique qui avait déjà la prédilection du public. Polidori a eu le génie de transformer le personnage du vampire qui appartenait alors au folklore, en un démon aristocratique, sophistiqué, dévoyé et désabusé qui inspira très fortement toutes ses représentations ultérieures.

L'histoire a sa genèse dans l'été de 1816, l'année sans été, quand l'Europe et certaines parties de l'Amérique du Nord ont subi une grave anomalie climatique. Lord Byron et son jeune médecin John Polidori avait séjourné dans la villa Diodati près du lac de Genève et avaient reçu la visite de Percy Bysshe Shelley, Mary Wollstonecraft Shelley, et Claire Clairmont. Confinés à l'intérieur de la villa par la « *pluie incessante* » de cet « *été humide et débile* », pendant trois jours du mois de juin, les cinq compères passent le temps en imaginant des histoires fantastiques.

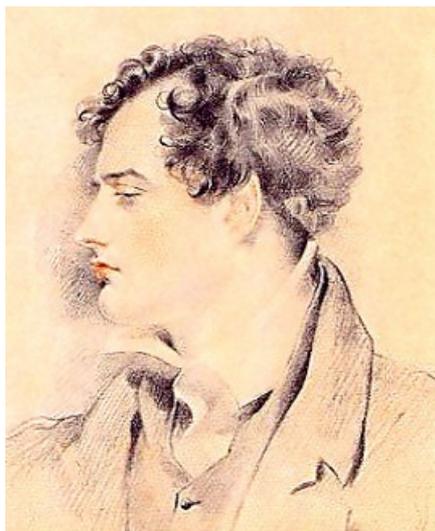
Inspirés par des histoires de fantômes tels que le *Fantasmagoriana* et *Vathek* de William Beckford, Mary Shelley et Percy Bysshe Shelley, écrivent ce qui va devenir *Frankenstein*.

<sup>1</sup> D'après [http://en.wikipedia.org/wiki/The\\_Vampyre](http://en.wikipedia.org/wiki/The_Vampyre) et [http://en.wikipedia.org/wiki/Fragment\\_of\\_a\\_Novel](http://en.wikipedia.org/wiki/Fragment_of_a_Novel)

<sup>2</sup> Peu de temps après sa publication, la nouvelle inspira des pièces de théâtre ainsi qu'une opérette londonienne baptisée « Le melodrame des trois anonymes »

Byron, de son côté, rédige un début de nouvelle qui sera plus tard intitulé, « *Fragment d'un roman* » ou encore « *Un fragment* » et « *Le lieu d'inhumation : Un fragment* »<sup>3</sup>. L'histoire est écrite dans une forme épistolaire (le narrateur raconte les événements qui viennent de se dérouler dans une lettre). Le narrateur s'embarque sur un voyage avec un vieil homme, « Auguste Darvell ». Pendant le voyage, Darvell devient, "chaque jour plus affaibli. " Ils arrivent tous deux dans un cimetière turc entre Smyrne et Ephèse, près des colonnes de Diana. Proche de sa mort, Darvell cèle un pacte avec le narrateur, lui faisant promettre de ne pas révéler sa mort imminente à quiconque. Une cigogne apparaît dans le cimetière avec un serpent dans sa bouche. Après la mort de Darvell, le narrateur est choqué de voir que son visage vire au noir et que son corps se décompose rapidement. Il enterre le corps dans le cimetière turc. Selon John Polidori, Byron avait envisagé de faire renaître Darvell sous la forme d'un vampire, mais n'a pas terminé l'histoire. Polidori décrira l'histoire de Byron en disant qu'elle "repose sur l'idée de deux amis qui quittent l'Angleterre. L'un d'eux meurt en Grèce, l'autre le retrouve toutefois vivant, à son retour en Angleterre, faisant l'amour à sa sœur". On peut donc supposer que Polidori n'a pas uniquement basé sa nouvelle sur celle de Byron, mais également sur les échanges verbaux qui ont eu lieu lors de sa conception, en compagnie de Percy et Mary Shelley.

Il serait toutefois erroné de considérer Polidori comme un écrivain sans talent qui se serait contenté d'exploiter une idée brillante ne lui appartenant pas. L'apport principal de Polidori à cette nouvelle réside sans doute dans la description du personnage principal, "Lord Ruthven". Très ironiquement, Polidori décrit ce personnage en s'inspirant très fortement de la personnalité de Byron lui-même. Lord Ruthven est sophistiqué, séduisant, dévoyé et enchaîne les sujets de scandales comme le fit Lord Byron dans les années précédant la rédaction de cette histoire. À la fin de « *The Vampyre* », le narrateur sombre dans un état dépressif proche de la folie. En 1815 (soit quatre ans avant l'écriture de cette nouvelle), Byron avait été accusé de folie par son épouse, soupçonné de relation incestueuse avec sa demi-sœur, mais aussi d'homosexualité et de tentative de sodomie sur sa femme. On ne peut s'empêcher de penser à Byron quand Polidori décrit la beauté et l'attrait de Lord Ruthven sur les femmes, « *son œil d'un gris mort* » (Byron avait les yeux gris), « *son originalité (qui) le faisait inviter partout* », et l'on ne peut s'empêcher d'imaginer que Polidori lui-même ne s'est pas projeté dans le charmant personnage d'Aubrey, d'abord séduit par Lord Ruthven, puis horrifié par son cynisme et par ses actes. Au moment où il termine la rédaction de « *The Vampyre* », Polidori est en effet brouillé avec Lord Byron.



Lord Byron par George Harlow (dessin)

---

<sup>3</sup> Cette nouvelle fut publiée à la fin du poème « *Mazeppa* » en 1919, contre l'avis de Lord Byron qui envoya un courrier enflammé à l'éditeur pour lui reprocher cette initiative.

C'est donc bien Polidori qui est à l'origine du personnage du vampire tel que nous le concevons aujourd'hui : un dandy dont les actes ont une connotation fortement sexuelle. Cette nouvelle vision du mythe du vampire est sans aucun doute celle qui lui permit de retrouver une forte popularité depuis la publication de cette nouvelle jusqu'à nos jours.

Lord Byron étant toutefois à l'origine de l'idée, il nous a semblé plus juste, lors de cette réédition, de faire figurer ces deux auteurs dans notre attribution de paternité.

En matière de vampire, on peut dire qu'il y a l' « avant » et l' « après » cette nouvelle. **Avant**, le vampire est un mythe peu populaire et assez vague, proche de celui des « zombis » et autres morts-vivants, **après**, il prend la forme nette d'un dandy à la peau exsangue, immortel et séducteur, au charme sulfureux, s'intéressant essentiellement aux victimes féminines qu'il saigne d'une morsure à la gorge. Nous sommes heureux de ressusciter, grâce à cette réédition, ce texte fondateur de la version moderne du vampire.

Luc Deborde



# Introduction

La superstition sur laquelle est basée la nouvelle que nous offrons au public, est singulièrement répandue dans tout l'Orient. Parmi les Arabes elle paraît, de temps immémorial, avoir été générale. Elle ne se communiqua cependant à la Grèce qu'après l'établissement du Christianisme, et même elle ne s'y est modifiée, sous des formes fixes, que depuis la séparation des rites latin et grec ; époque où l'idée devint commune, parmi les Grecs, que le corps de quiconque suivait le rite latin ne pouvait se décomposer si on l'ensevelissait dans leur territoire. Leur crédulité n'alla qu'en augmentant, et de là résultèrent toutes ces narrations merveilleuses, auxquelles ils ajoutent encore foi maintenant, de morts sortant de leurs tombeaux, et, pour recouvrer leur force, suçant le sang de la beauté à la fleur de l'âge. Bientôt même cette superstition trouva cours, en subissant quelques légères variations, dans la Hongrie, en Pologne, en Autriche et en Lorraine, où on supposait que les Vampires s'abreuyaient chaque nuit d'une certaine portion du sang de leurs victimes qui maigrissaient progressivement, perdaient leur vigueur, et s'éteignaient bientôt ; tandis que leurs bourreaux s'engraissaient de leur dépouille, et que leurs veines à la fin s'engorgeaient tellement de sang, qu'il s'échappait de leur corps par divers passages, et même par les pores de leur peau.

La Gazette de Londres, de mars 1732, rapporte un exemple curieux, de Vampirisme arrivé, dit-on, à Madreyga en Hongrie, si singulièrement circonstancié, qu'il en acquiert un air de probabilité. Il paraît que le commandant et les magistrats de cette place assuraient positivement qu'environ cinq ans plus tôt, on avait entendu un certain Heiduque, nommé Arnold Paul, raconter qu'à Cassovie, sur les frontières de la Servie Turque, il avait été tourmenté par un Vampire, mais avait réussi à s'en débarrasser, en mangeant de la terre dans laquelle était enseveli le corps, et en se frottant entièrement de son propre sang. Cette précaution cependant n'empêcha pas ce Heiduque de devenir lui-même un Vampire, car vingt ou trente jours après sa mort et son inhumation, un grand nombre de personnes se plaignirent d'avoir été torturées par lui, et il fut même reconnu que quatre personnes en perdirent la vie. Pour prévenir de plus grands malheurs, les habitants ayant consulté leur Hadagni <sup>4</sup>, allèrent déterrer le corps qu'ils trouvèrent frais, sans aucune trace de corruption, et rejetant par la bouche, le nez et les oreilles, un sang généreux et pur. Ayant ainsi acquis la conviction que leurs soupçons étaient bien fondés, ils eurent recours au remède usité en pareil cas. Ils traversèrent en entier avec un épieu le cœur et le corps d'Arnold Paul, qui poussa, prétendit-on, pendant cette opération, des cris aussi horribles que s'il eût été tirant. Après cela, ils lui coupèrent la tête, brûlèrent le corps, et jetèrent ses cendres dans son tombeau. Ils firent subir le même sort aux dépouilles mortelles des quatre infortunés qui avaient expiré des morsures du Vampire, de peur qu'à leur tour ils ne revinssent torturer les vivants.

Cette monstrueuse histoire a trouvé place ici, parce qu'elle semble fournir, sur ce sujet, des données plus claires et plus suivies même, qu'aucun autre exemple que nous aurions pu citer ne l'eût fait. Dans un grand nombre de parties de la Grèce, on s'imagine que, comme un châtiment qui survit même au trépas, l'homme coupable de certains crimes odieux, est non seulement condamné au Vampirisme après sa mort, mais est même obligé de borner ses infernales tortures aux êtres qu'il a le mieux aimés pendant son existence, ceux à qui il était également lié par les nœuds du sang et de l'affection ; superstition à laquelle le passage suivant de *Giaour* fait allusion.

Frémis ! nouveau Vampire envoyé sur la terre,  
En vain, lorsque la mort fermera ta paupière,  
A pourrir dans la tombe on t'aura condamné,  
Tu quitteras la nuit cet asile étonné.  
Alors, pour ranimer ton cadavre livide,

---

<sup>4</sup> Officier supérieur

C'est du sang des vivants que ta bouche est avide ;  
 Souvent, d'un pas furtif, à l'heure de minuit,  
 Vers ton ancien manoir tu retournes sans bruit :  
 Du logis à ta main déjà cède la grille,  
 Et tu viens t'abreuver du sang de ta famille,  
 L'enfer même, à goûter de cet horrible mets,  
 Malgré sa répugnance oblige ton palais.  
 Tes victimes sauront à leur heure dernière  
 Qu'elles ont pour bourreau leur époux ou leur père !  
 Et, pleurant une vie éteinte avant le temps,  
 Maudiront à jamais l'auteur de leur tourments :  
 Mais non, l'une plus douce, et plus jeune et plus belle,  
 De l'amour filial le plus parfait modèle,  
 Celle de tes enfants que tu chéris le mieux ;  
 Quand tu t'abreuveras de son sang précieux,  
 Reconnaîtra son père au sein de l'agonie,  
 Et des plus tendres noms paiera sa barbarie.  
 Cruel comme est ton cœur, ces noms l'attendriront ;  
 Une sueur de sang coulera de ton front ;  
 Mais tu voudras en vain sauver cette victime,  
 Elle t'es réservée, ainsi le veut ton crime !  
 Desséchée en sa fleur, par un funeste accord,  
 Elle te dut sa survie et te devra sa mort !  
 Mais du sang des vivants cessant de te repaître,  
 Dès que sur l'horizon le jour est prêt à naître,  
 Grinçant des dents, l'œil fixe, en proie à mille maux,  
 Tu cherches un asile au milieu des tombeaux :  
 Là, tu te veux du moins joindre aux autres vampires,  
 Comme toi condamnés à d'éternels martyrs :  
 Mais ils fuiront un spectre aussi contagieux,  
 Qui, tout cruels qu'ils sont, l'est mille fois plus qu'eux.

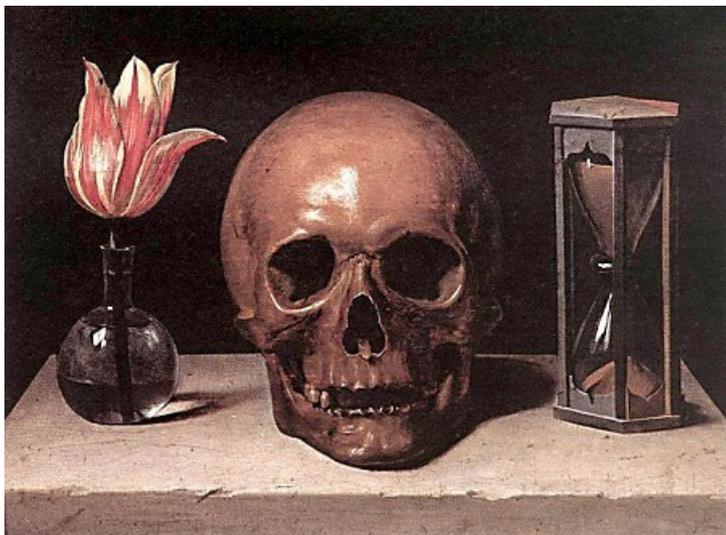
Southey a aussi introduit dans le sombre mais beau poème de Thalaba, le corps Vampire de la jeune arabe Oneiza, qu'il représente comme sortant fréquemment de son tombeau, pour torturer l'homme qu'elle avait le mieux aimé pendant sa vie : mais dans cette occasion, toutefois, le Vampirisme ne peut être considéré comme le châtiment de quelque grand crime commis, puisque, dans le cours entier du poème, Oneiza est offerte comme le vrai modèle de la chasteté et de l'innocence <sup>5</sup>.

Le véridique Tournefort lui-même donne, dans ses Voyages, un long récit de quelques cas extraordinaires de Vampirisme, dont il prétend avoir été témoin ; et Calmet, dans son grand ouvrage sur ce sujet, outre une variété d'anecdotes et de traditions y relatives, a fait plusieurs doctes dissertations pour prouver que, si c'était une erreur, elle était aussi répandue parmi les nations savantes que chez les peuples barbares.

Il serait facile d'ajouter un grand nombre de renseignements curieux et intéressants sur cette horrible et étrange superstition ; mais le peu que nous avons dit là-dessus, suffit aux limites d'une note uniquement destinée à offrir quelques explications nécessaires à l'intelligence de la Nouvelle qui suit. Nous ajouterons encore une remarque, c'est que, malgré que le terme de « Vampire » soit le plus généralement adopté, il a quelques autres synonymes usités dans les diverses parties du monde, tels que Uroulocha, Uardoulacha, Goul, Broucoloka, etc.

---

<sup>5</sup> L'auteur commet ici une confusion car c'est dans le chant VIII qu'un vampire se montre à Thalaba, mais c'est un mauvais génie qui a pris le corps d'Oneiza. Ce n'est donc pas la jeune arabe elle-même qui commet les actes odieux décrit dans le poème. Son esprit, au contraire, console son amant quand le vampire est frappé d'un coup de lance.



*« La Vanité » ou « Allégorie de la vie humaine »  
par Philippe de Champaigne*

---

# Le Vampire

Dans ce temps-là parut au milieu des dissipations d'un hiver à Londres, et parmi les nombreuses assemblées que la mode y réunit à cette époque, un lord plus remarquable encore par ses singularités que par son rang. Son œil se promenait sur la gaieté générale répandue autour de lui, avec cette indifférence qui dénotait que la partager n'était pas en son pouvoir. On eût dit que le sourire gracieux de la beauté, savait seul attirer son attention, et encore n'était-ce que pour le détruire sur ses lèvres charmantes, par un regard, et glacer d'un effroi secret un cœur où jusqu'alors l'idée du plaisir avait régné uniquement. Celles qui éprouvaient cette pénible sensation de respect ne pouvaient se rendre compte d'où elle provenait. Quelques-unes, cependant, l'attribuaient à son œil d'un gris mort qui, lorsqu'il se fixait sur les traits d'une personne, semblait ne pas pénétrer au fond des replis du cœur, mais plutôt paraissait tomber sur la joue comme un rayon de plomb qui pesait sur la peau sans pouvoir la traverser. Son originalité le faisait inviter partout : chacun désirait le voir, et tous ceux qui avaient été longtemps habitués aux violentes émotions, mais à qui la satiété faisait sentir enfin le poids de l'ennui, se félicitaient de rencontrer quelque chose capable de réveiller leur attention languissante. Sa figure était régulièrement belle, nonobstant le teint sépulcral qui régnait sur ses traits, et que jamais ne venait animer cette aimable rougeur fruit de la modestie, ou des fortes émotions qu'engendrent les passions. Ces femmes à la mode, avides d'une célébrité déshonorante, se disputèrent, à l'envi, sa conquête, et à qui du moins obtiendrait de lui quelque marque de ce qu'elles appellent penchant. Lady Mercer qui, depuis son mariage, avait eu la honteuse gloire d'effacer, dans les cercles, la conduite désordonnée de toutes ses rivales, se jeta à sa rencontre, et fit tout ce qu'elle pût, mais en vain, pour attirer son attention. Toute l'impudence de lady Mercer échoua, et elle se vit réduite à renoncer à son entreprise. Mais quoi qu'il ne daignât pas même accorder un regard aux femmes perdues qu'il rencontrait journellement, la beauté ne lui était cependant pas indifférent ; et pourtant encore, quoi qu'il ne s'adressât jamais qu'à la femme vertueuse ou à la fille innocente, il le faisait avec tant de mystère que peu de personnes même savaient qu'il parlât quelquefois au beau sexe. Sa langue avait un charme irrésistible : soit donc qu'il réussit à comprimer la crainte qu'inspirait son premier abord, soit à cause de son mépris apparent pour le vice, il était aussi recherché par ces femmes dont les vertus domestiques sont l'ornement de leur sexe, que par celles qui en font le déshonneur.

Vers ce même temps vint à Londres un jeune homme nommé Aubrey : la mort de ses parents l'avait, encore enfant, laissé orphelin, avec une sœur et de grands biens. Ses tuteurs, occupés exclusivement au soin de sa fortune, l'abandonnèrent à lui-même, ou du moins remirent la charge plus importante de former son esprit, à des mercenaires subalternes. Le jeune Aubrey songea plus à cultiver son imagination que son jugement. De là, il prit ces notions romantiques d'honneur et de candeur qui perdent tant de jeunes écervelés. Il croyait que le cœur humain sympathise naturellement à la vertu, et que le vice n'a été jeté ça et là, par la Providence, que pour varier l'effet pittoresque de la scène : il croyait que la misère d'une chaumière n'était qu'idéale, les vêtements du paysan étant aussi chauds que ceux de l'homme voluptueux ; mais mieux adaptés à l'œil du peintre, par leurs plis irréguliers et leurs morceaux de diverses couleurs, pour représenter les souffrances du pauvre. Enfin, il croyait qu'on devait chercher les réalités de la vie dans les rêves singuliers et brillants des poètes. Il était beau, sincère et riche : par tous ces motifs, dès son entrée dans le monde, un grand nombre de mères l'environnèrent, s'étudiant à qui lui ferait les portraits les plus faux des qualités qu'il faut pour plaire ; tandis que leurs filles, par leur contenance animée quand il s'approchait d'elles, et leurs yeux pétillant de plaisir quand il ouvrait la bouche, l'entraînèrent bientôt dans une opinion trompeuse de ses talents et de son mérite ; et bien que, rien dans le monde ne vint réaliser le roman qu'il s'était créé dans sa solitude, sa vanité satisfaite fut une espèce de

compensation de ce désappointement. Il était au moment de renoncer à ses illusions, lorsque l'être extraordinaire que nous venons de décrire vint le croiser dans sa carrière.

Frappé de son extérieur, il l'étudia et l'impossibilité même de reconnaître le caractère d'un homme entièrement absorbé en lui-même, et qui ne donnait d'autre signe de son attention à ce qui se passait autour de lui, que son soin d'éviter tout contact avec les autres, avouant par là tacitement leur existence, cette impossibilité même, permit à Aubrey de donner cours à son imagination pour se créer un portrait qui flattait son penchant, et immédiatement il revêtit ce singulier personnage de toutes les qualités d'un héros de roman, et se détermina à suivre en lui la créature de son imagination plutôt que l'être présent à ses yeux. Il eût des attentions pour lui, et fit assez de progrès dans cette liaison, pour en être du moins remarqué chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble. Bientôt il apprit que les affaires de lord Ruthven étaient embarrassées, et, d'après les préparatifs qu'il vit dans son hôtel, s'aperçut qu'il allait voyager.

Avide de plus précises informations sur cet étrange caractère qui, jusqu'à présent, avait seulement aiguillonné sa curiosité, sans aucun moyen de la satisfaire, Aubrey fit sentir à ses tuteurs qu'il était temps pour lui de commencer son tour d'Europe, coutume adoptée depuis nombre d'années par nos jeunes gens de famille, et qui ne leur offre que trop souvent l'occasion de s'enfoncer rapidement dans la carrière du vice, en croyant se mettre sur un pied d'égalité avec les personnes plus âgées qu'eux, et en espérant paraître, comme elles, au courant de toutes ces intrigues scandaleuses, sujet éternel de plaisanteries ou de louanges, suivant le degré d'habileté déployée dans leur conduite. Les tuteurs d'Aubrey donnèrent leur assentiment, et immédiatement il fit part de ses intentions à lord Ruthven dont il fut agréablement surpris de recevoir une invitation à voyager avec lui. Aubrey flatté d'une telle marque d'estime d'un homme qui semblait n'avoir rien de commun avec l'espèce humaine, accepta cette proposition avec empressement, et quelques jours après, nos deux voyageurs avaient passé la mer. Jusqu'ici Aubrey n'avait pas eu occasion d'étudier à fond le caractère de lord Ruthven, et maintenant il s'aperçut que, bien que témoin d'un plus grand nombre de ses actions, les résultats lui offraient différentes conclusions à tirer des motifs apparents de sa conduite : son compagnon de voyage poussait la libéralité jusqu'à la profusion : le fainéant, le vagabond, le mendiant recevait de lui des secours plus que suffisants pour soulager ses besoins immédiats : mais Aubrey remarquait avec peine, que ce n'était pas sur les gens vertueux, réduits à l'indigence par des malheurs, et non par le vice, qu'il versait ses aumônes : en repoussant ces infortunés de sa porte, il avait peine à supprimer de ses lèvres un sourire dur ; mais quand l'homme sans conduite venait à lui, non pour obtenir un soulagement de ses besoins, mais pour se procurer les moyens de se plonger plus avant dans la débauche et dans la dépravation, il s'en retournait toujours avec un don somptueux. Aubrey, cependant, croyait devoir attribuer cette distribution déplacée des aumônes de lord Ruthven à l'importunité plus grande des gens vicieux, qui trop souvent réussit de préférence à la modeste timidité du vertueux indigent. Néanmoins, à la charité de lord Ruthven se rattachait une circonstance qui frappait encore plus vivement l'esprit d'Aubrey : tous ceux en faveur de qui cette générosité s'exerçait, éprouvait invariablement qu'elle était accompagnée d'une malédiction inévitable ; tous, bientôt, finissaient par monter sur l'échafaud, ou par périr dans la misère la plus abjecte : à Bruxelles, et autres villes qu'ils traversèrent, Aubrey vit avec surprise l'espèce d'avidité avec laquelle son compagnon recherchait le centre de la dépravation : dans les maisons de jeu, il s'élançait de suite à la table de Pharaon ; il pariait et jouait toujours avec succès, excepté lorsqu'il avait affaire à l'escroc connu, et alors il perdait plus qu'il ne gagnait ; mais c'était toujours sans changer de visage, et avec cet air indifférent qu'il portait partout, mais non lorsqu'il rencontrait le jeune homme sans expérience, ou le père infortuné d'une nombreuse famille ; alors la fortune semblait être dans ses mains : il mettait de côté cette impassibilité qui lui était ordinaire, et son œil étincelait de plus de feu que n'en jette celui du chat, au moment où il roule entre ses pattes la souris déjà à moitié morte. Au sortir de chaque ville, il laissait le jeune homme, riche avant son arrivée, maintenant arraché du cercle dont il faisait l'ornement, maudissant, dans la solitude d'un cachot, son destin qui l'avait mis à portée de l'influence pernicieuse de ce mauvais génie ; tandis que le père, désolé et l'œil hagard, pleurait assis au

milieu de ses enfants affamés, sans avoir conservé, de son immense fortune, une seule obole pour apaiser leurs besoins dévorants. Lord Ruthven cependant ne sortait pas finalement plus riche des tables de jeu, mais perdait immédiatement, contre le destructeur de la fortune d'un grand nombre de malheureux, la dernière pièce d'argent qu'il venait d'arracher à l'inexpérience, ce qui ne pouvait provenir que de ce qu'il possédait un certain degré d'habileté incapable toutefois de lutter contre l'astuce des escrocs expérimentés. Aubrey souvent fut sur le point de faire là-dessus des représentations à son ami, et de le prier en grâce de renoncer à l'exercice d'une charité et d'un passe-temps qui tournaient à la ruine de tous sans lui être du moindre avantage à lui-même : mais il différât de jour en jour ses représentations, se flattant à chaque moment que son ami lui donnerait enfin quelque occasion de lui ouvrir son cœur franchement et sans réserve ; toutefois cette occasion ne se présentait jamais. Lord Ruthven, dans sa voiture, et quoique traversant sans cesse de nouvelles scènes intéressantes de la nature, restait toujours le même : ses yeux parlaient encore moins que ses lèvres ; et bien que vivant avec l'objet qui excitait si vivement sa curiosité, Aubrey n'en recevait qu'un constant aiguillon à son impatience de percer le mystère qui enveloppait un être que son imagination exaltée se représentait de plus en plus comme surnaturel.

Bientôt ils arrivèrent à Rome, et Aubrey, pour quelque temps, perdit de vue son compagnon ; il le laissa suivant assidûment le cercle du matin d'une comtesse italienne, tandis que lui-même se livrait à la recherche d'anciens monuments des arts. Cependant, des lettres lui parvinrent d'Angleterre ; il les ouvrit avec impatience. L'une était de sa sœur, et ne renfermait que l'expression d'une tendre affection ; les autres étaient de ses tuteurs, et leur contenu eut lieu de frapper son attention : si déjà, auparavant, son imagination avait supposé qu'une influence infernale résidait dans son compagnon, ces lettres durent bien fortifier ce pressentiment. Ses tuteurs insistaient pour qu'il se séparât immédiatement de son ami, dont le caractère, disaient-ils, joignait à une extrême dépravation, des pouvoirs irrésistibles de séduction qui rendaient tout contact avec lui d'autant plus dangereux. On avait découvert, depuis son départ, que ce n'était pas par haine pour le vice des femmes perdues, qu'il avait dédaigné leurs avances ; mais que pour que ses désirs fussent pleinement satisfaits, il fallait qu'il rehaussât le plaisir de ses sens par le barbare accompagnement d'avoir précipité sa victime, la compagne de son crime, du pinacle d'une vertu intacte au fond de l'abîme de l'infamie et de la dégradation. On avait même remarqué que toutes les femmes qu'il avait recherchées en apparence, à cause de leur chaste conduite, avaient, depuis son départ, mis le masque de côté, et exposé sans scrupule, au public, toute la difformité de leurs mœurs.

Aubrey se décida à se séparer d'un personnage dont le caractère ne lui avait pas encore présenté un seul point de vue brillant. Il se détermina à inventer quelque prétexte plausible pour l'abandonner tout à fait, se proposant, dans l'intervalle, de le veiller de plus près, et de faire attention aux moindres circonstances. Il entra dans le même cercle de sociétés que lord Ruthven, et ne fut pas long à s'apercevoir que son compagnon cherchait à abuser de l'inexpérience de la fille de la dame dont il fréquentait surtout la maison. En Italie, il est rare qu'on rencontre dans le monde les jeunes personnes encore à marier. Lord Ruthven était donc obligé de mener cette intrigue à la dérobée ; mais l'œil d'Aubrey le suivait dans tous ses détours, et bientôt il découvrit qu'une entrevue avait été fixée, et il ne prévint, que trop, que la ruine totale de cette jeune imprudente en serait le résultat infaillible. Sans perdre un seul instant, il entra dans le cabinet de son compagnon, et le questionna brusquement sur ses intentions à l'égard de la jeune personne, le prévenant en même temps qu'il savait de source certaine qu'il devait avoir un rendez-vous avec elle cette même nuit. Lord Ruthven répliqua que ses intentions étaient celles naturelles en pareil cas ; et étant pressé de déclarer s'il avait des vues légitimes, sa seule réponse fut un malin sourire. Aubrey se retira, et lui ayant de suite écrit quelques lignes pour l'informer qu'à compter de cette heure il renonçait à l'accompagner, suivant leur accord, dans le reste de ses voyages, il ordonna à son domestique de lui procurer d'autres appartements, et se rendit lui-même, sans perdre une minute, chez la mère de la jeune personne, pour lui faire part, non seulement de ce qu'il avait appris sur sa fille, mais aussi de tout ce qu'il savait de défavorable aux mœurs de lord Ruthven. Cet avis

vint à temps pour faire manquer le rendez-vous projeté. Lord Ruthven, le lendemain, écrivit à Aubrey, pour lui notifier son assentiment à leur séparation ; mais ne lui donna pas même à entendre qu'il le soupçonnait d'être la cause du renversement de ses plans.

Aubrey, au sortir de Rome, dirigea ses pas vers la Grèce, et traversant le golfe, se vit bientôt à Athènes. Il y choisit pour sa résidence la maison d'un Grec, et ne songea plus qu'à rechercher les traces d'une gloire passée sur des monuments qui, honteux sans doute d'exposer le souvenir des grandes actions d'hommes libres, aux yeux d'un peuple esclave, semblent chercher un refuge dans les entrailles de la terre, ou se dérober aux regards sous une mousse épaisse. Sous le même toit que lui, respirait une jeune fille de formes si belles et si délicates, qu'elle aurait offert à l'artiste le plus digne modèle pour représenter une de ces houris que Mahomet promet, dans son paradis, au crédule Musulman <sup>6</sup> ; mais, non ! ses yeux possédaient une expression qui ne peut appartenir à des beautés que le Prophète représente comme n'ayant pas d'âme. Lorsqu'Ianthe dansait sur la plaine, ou effleurait dans sa marche rapide, le penchant des collines, elle faisait oublier la légèreté gracieuse de la gazelle. Et quel autre qu'un disciple d'Épicure, en effet, n'eût pas préféré le regard animé et céleste de l'une à l'œil voluptueux mais terrestre de l'autre ? Cette nymphe aimable, souvent accompagnait Aubrey dans ses recherches d'antiquités. Que de fois, ignorante de ses propres charmes, et toute entière à la poursuite du brillant papillon, elle développait toute la beauté de sa taille enchanteresse, flottant, en quelque sorte, au gré du zéphir, aux regards avides du jeune étranger, qui oubliait les lettres, presque effacées par le temps, qu'il venait avec peine de déchiffrer sur le marbre, pour ne plus contempler que ses formes ravissantes : que de fois, tandis qu'Ianthe voltigeait à l'entour, sa longue chevelure flottant sur ses épaules, par ses tresses onduleuses d'un blond céleste, n'offrait que trop d'excuse à Aubrey pour abandonner ses poursuites scientifiques, et laisser échapper de son idée le texte d'une inscription qu'il venait de découvrir, et qu'un instant auparavant son utilité, pour l'interprétation d'un passage de Pausanias, avait rendue à ses yeux de la plus haute importance. Mais pourquoi tenter de décrire des charmes plus aisés à sentir qu'à apprécier ? Innocence, jeunesse, beauté, tout respirait en elle cette fraîcheur de la nature, étrangère à l'affectation de nos salons à la mode.



*Augusta Leigh par James Holmes*

Lorsqu'Aubrey dessinait ces augustes débris, dont il désirait conserver l'image pour l'amusement de ses heures futures, Ianthe, debout, et penchée sur son épaule, suivait avec avidité les progrès magiques de son pinceau, retraçant les sites pittoresques des lieux où elle était née. Elle lui racontait alors, avec tout le feu d'une mémoire encore toute fraîche, ses compagnes foulant avec elle, dans leur danse légère, la verte pelouse des environs, ou la pompe des fêtes nuptiales, dont elle avait été témoin dans son enfance. Quelquefois encore, tournant ses souvenirs sur des objets qui évidemment lui avaient laissé une impression plus profonde, elle lui redisait les contes surnaturels dont sa nourrice avait effrayé sa jeune

<sup>6</sup> Par ces lignes, l'auteur imite ou parodie Lord Byron dans son poème « Le Giaour »

attention. Son ton sérieux et son air de sincérité, quand elle faisait ce récit, excitaient une tendre compassion pour elle, dans le cœur d'Aubrey : souvent même, comme elle lui décrivait le Vampire vivant qui avait passé des années au milieu d'amis, et des plus tendres objets d'attachement, forcé chaque an, par un pouvoir infernal, de prolonger son existence pour les mois suivants, par le sacrifice de quelque jeune et innocente beauté, Aubrey sentait son sang se glacer dans ses veines, tout en essayant de tourner en ridicule de si horribles fables ; mais Ianthe en réponse lui citait le nom de vieillards qui avaient fini par découvrir un Vampire vivant au milieu d'eux, seulement après que plusieurs de leurs filles avaient succombé victimes de l'horrible appétit de ce monstre ; et, poussée à bout par son apparente incrédulité, elle le suppliait ardemment de prêter foi à ses récits ; car on avait remarqué, ajoutait-elle, que ceux qui osaient douter de l'existence des Vampires, ne pouvaient éviter quelque jour d'être convaincus de leur erreur par leur propre et funeste expérience. Ianthe lui dépeignait l'extérieur que l'on accordait à donner à ces monstres, et l'impression d'horreur qui avait déjà frappé l'esprit d'Aubrey, redoublait encore par un portrait qui lui rappelait, d'une manière effrayante, lord Ruthven. Il persistait néanmoins dans ses efforts pour lui persuader de renoncer à des terreurs aussi vaines, quoiqu'en lui-même il frémit de reconnaître ces mêmes traits, qui avaient tous tendu à lui faire voir quelque chose de surnaturel dans lord Ruthven.



*La mort et la jeune fille par Hans Baldung*

Aubrey, de jour en jour, s'attachait davantage à Ianthe ; son innocence, si différente de ces vertus affectées qu'il avait rencontrées jadis dans ces femmes, parmi lesquelles il avait cherché à retrouver ces notions romanesques sucées dans son jeune âge, séduisait incessamment son cœur ; et tandis qu'il se représentait à lui-même le ridicule d'une union conjugale entre un jeune homme élevé suivant les usages de l'Angleterre, et une jeune Grecque sans éducation, il sentait s'accroître de plus en plus son affection pour la jeune enchantresse avec qui s'écoulaient tous ces moments. Quelquefois il voulait s'éloigner d'elle ; et, bâtissant un plan de recherches d'antiquités, il projetait de partir, décidé à ne pas reparaître à Athènes avant d'avoir rempli l'objet de son excursion ; mais il trouvait toujours impossible de fixer son attention sur les ruines des environs, tandis que l'image fraîche d'Ianthe vivait au fond de son cœur. Ignorant l'amour qu'elle lui avait inspiré, elle avait toujours avec lui cette même franchise enfantine, qu'elle lui avait montrée dès le premier abord. Elle semblait toujours ne se séparer de lui qu'avec une extrême répugnance ; mais c'était uniquement parce qu'elle n'avait plus alors de compagnon pour parcourir avec elle ces sites favoris où elle errait, tandis que non loin d'elle Aubrey s'occupait à retracer ou découvrir quelque fragment échappé à la faux destructive du temps. Elle avait appelé en témoignage de ce qu'elle avait raconté à Aubrey, au sujet des Vampires, son père et sa mère, qui tous deux, ainsi que plusieurs autres personnes présentes, avaient affirmé leur existence, en pâlisant d'horreur à ce nom seul. Peu de temps après, Aubrey se décida à entreprendre une petite excursion qui devait l'occuper plusieurs heures : lorsque ses hôtes l'entendirent désigner l'endroit, d'un commun accord ils se hâtèrent de le supplier de revenir à Athènes avant la nuit

tombante ; car il devait, lui dirent-ils, traverser nécessairement un bois où nul Grec ne se hasarderait à entrer, pour aucune considération au monde, après le coucher du soleil. Ils le lui dépeignirent comme le repaire des Vampires dans leurs orgies nocturnes, et le menacèrent des malheurs les plus épouvantables, s'il osait troubler, par son passage, ces monstres dans leur cruelle fête. Aubrey traita légèrement leurs représentations, et essaya même de leur faire sentir toute l'absurdité de pareilles idées ; mais pourtant, quand il les vit tressaillir de terreur à son audacieux mépris d'un pouvoir infernal et irrésistible, dont le nom seul suffisait pour les faire frissonner, il se tut.

Le lendemain matin Aubrey se mit en route sans suite ; à son départ, il observa avec peine et surprise l'air mélancolique de ses hôtes, et l'impression de terreur que ses railleries sur l'existence des Vampires avait répandue sur leurs traits. À l'instant même où il montait à cheval, Ianthe vint près de lui, et d'un ton sérieux le conjura, par tout ce qu'il avait de plus cher au monde, de retourner à Athènes avant que la nuit vînt rendre à ces monstres leur pouvoir. Il promit de lui obéir : mais ses recherches scientifiques absorbèrent tellement son esprit qu'il ne s'aperçut même pas que le jour était prêt à finir, et qu'à l'horizon se formait une de ces taches qui, dans ces brûlants climats, grossirent avec une telle rapidité que, bientôt devenues une masse épouvantable, elles versent sur la campagne désolée toute leur rage. À la fin cependant il se décida à remonter à cheval, et à compenser, par la vitesse de son retour, le temps perdu. Mais il était trop tard. Le crépuscule est, pour ainsi dire, inconnu dans ces contrées méridionales, et la nuit commence avec le coucher du soleil. Avant qu'Aubrey fut loin dans la forêt, l'orage avait éclaté sur sa tête avec fureur. Le tonnerre grondait coup sur coup, et répété par les nombreux échos d'alentour, ne laissait presque point d'intervalle de silence. La pluie, tombant à torrent, forçait son passage jusqu'à Aubrey à travers l'épais couvert du feuillage, tandis que les éclairs brillaient autour de lui, et que la foudre même venait quelque fois éclater à ses pieds. Son coursier épouvanté tout à coup l'emporta à travers le plus épais du bois. L'animal hors d'haleine à la fin s'arrêta, et Aubrey, à la lueur des éclairs, remarqua près de lui une hutte presque enterrée sous des masses de feuilles mortes et de broussailles, qui l'enveloppaient de tout côté. Aubrey descendit de cheval, et approcha de la hutte, espérant y trouver quelqu'un qui lui servirait de guide jusqu'à la ville, ou du moins s'y procurer un abri contre la tempête. Au moment où il s'en approchait, le tonnerre s'étant ralenti pour quelques instants, il put distinguer les cris perçants d'une femme répondus par un rire amer et presque continu : Aubrey tressaillit, et hésita s'il entrerait ; mais un éclat de tonnerre, qui soudain gronda de nouveau sur sa tête, le tira de sa rêverie ; et, par un effort de courage, il franchit le seuil de la hutte. Il se trouva dans la plus profonde obscurité ; le bruit qui se prolongeait lui servit pourtant de guide ; personne ne répondait à son appel réitéré. Tout à coup il heurta quelqu'un qu'il arrêta sans balancer ; quand une voix horrible fit entendre ces mots : « *Encore troublé...* » auxquelles succéda un éclat de rire affreux ; et Aubrey se sentit saisi avec une vigueur qui lui parut surnaturelle. Décidé à vendre chèrement son existence, il lutta, mais en vain : ses pieds perdirent, en un instant, le sol ; et, enlevé par une force irrésistible, il se vit précipiter contre la terre, qu'il mesura de tout son corps. Son ennemi se jeta sur lui ; et, s'agenouillant sur sa poitrine, portait déjà ses mains à sa gorge, quand la réverbération d'un grand nombre de torches, pénétrant dans la hutte par une ouverture destinée à l'éclairer pendant le jour, vint troubler le monstre dans son épouvantable orgie ; il se hâta de se relever, et, laissant là sa proie, s'élança hors de la porte : le bruit qu'il fit en s'ouvrant un passage à travers l'épaisse bruyère cessa au bout de quelques instants.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>